

*L'envie du divan**

L'envie, l'envie... toujours quelque chose en restera.

L'envie est sans fioriture. Elle est directe, souffrant mal les retards et les détours. Le désir est plus patient. Il admet les ajournements et les complications, ou finit par les admettre et composer avec eux, après un long chemin, où la position dépressive aura été suffisamment élaborée pour que le désir devienne la manière privilégiée d'appréhender l'objet, et la gratitude la manière de contrer l'envie. Puis, limité par les interdits et la castration, le désir deviendra moins menaçant et pratiquera, selon la proximité ou l'éloignement de la satisfaction, les mouvements et l'intensité variable de l'ondulation et des méandres, des ruptures et des reprises. Il n'y a pas de droit-fil du désir. Il n'y que des courbes, des entrelacs, des sauts de substitution, des remplacements inattendus et des condensés d'expression où le génie de l'inconscient s'exprime.

C'est toujours plus facile de vivre avec le désir qu'avec l'envie ; car le désir connaît le repos dans la chute de sa tension, dans le silence après le plaisir. Il renaîtra, certes ; mais, dans sa nouvelle attente, il limitera la douleur ou

*À mon père, peintre et dessinateur

la frustration par la référence à un vrai plaisir, à une vraie satisfaction. Avec l'envie, le repos n'est pas de même nature. Au lieu de la satisfaction apaisante, ce sera la satisfaction inquiète. Il suffira que l'objet soit affecté d'un nouvel attrait pour que l'intensité revienne d'un coup. L'atténuation de l'envie n'a pas la fiabilité de celle du désir. Avec l'envie, c'est toujours la ligne de feu ou presque. Le feu du désir est à intensité variable. Celui de l'envie est toujours à haute intensité. Celui qui désire peut se désespérer d'échouer dans l'obtention de son désir. Celui qui envie se désespère toujours ; car il n'a jamais vraiment ce qu'il veut.

Appliquée au divan, l'envie transforme le divan du désir et des exigences en divan idéal et persécuteur. Ça n'est plus le divan de la théorie et de la clinique, c'est celui du prestige et du pouvoir. Au lieu d'une identification à l'analyste, l'envie est vol de position. Elle veut posséder ce qui, de l'être de l'analyste fantasmé, fait envie. Alors, devenir analyste par envie, c'est usurper une identité. Le devenir par désir, c'est accéder à ce qui devra rester en devenir. L'analyste peut en effet être idéalisé et vu comme persécuteur de cette position idéale, mais lui saura qu'il n'est jamais analyste par titre, par renommée ou par affirmation. Il ne l'est et ne le reste que par l'analyse qu'il poursuit de lui-même au travers de l'analyse de ses analysants, celle qu'il met en théorie et celle qu'il sait lui échapper. En cela, il se référera à son analyse personnelle vécue dans le transfert et l'interprétation, dans un cadre et ses limites, dans une lignée et l'authenticité. Lui se sait et se sent dans une position difficile. Il n'est dans celle du pouvoir que dans l'idéalisation dont il peut être l'objet. S'il y croit un jour, c'est par illusion, par idéalisation du transfert partagé ou par contre-transfert nécessairement à analyser. S'il y restait, il cesserait d'être analyste.

Aussi, pour continuer de l'être tout en écrivant sur l'envie, je vais suivre paradoxalement les chemins du désir, même si ces derniers peuvent paraître longs ou embrouillés de leur politique de détours. C'est qu'à penser au divan, on finit par s'y retrouver un peu, et là, on reprend le mode d'emploi, l'association libre. C'est plus risqué comme méthode d'exposition, mais ça a l'heur d'être plus près du sujet et de la manière dont on pense et parle quand on y est. Écrire à la manière de l'envie serait tenter de tout dire en une phrase et même la phrase serait de trop. L'envie n'aime

ni la réflexion ni les mots. Elle se refuse à leurs lenteurs. On en verra un exemple plus loin où un envieux résumera son projet et lui-même en une phrase brève, lancinante, inchangée et mal construite. Cependant, je ne vais pas tout rejeter du modèle d'exposition de l'envie et je vais me servir d'images que je commenterai pour ne pas en rester prisonnier.



Le même et/ou l'autre

J'ai pensé pendant longtemps, à le retrouver dans des illustrés, que Dupa était un pseudonyme de Greg. Il est vrai que le nom lui-même pouvait laisser songeur sur ses possibilités de tromperie. J'ai appris depuis, en retrouvant ses dessins en album et en lisant au dos de ceux-ci quelques éléments de biographie, que c'était une réduction de Dupanloup. Le même dut donc devenir autre. J'appris cependant qu'il avait travaillé au studio de Greg et participé à plus de sept séries de cet auteur. L'autre revenait un peu le même.

On peut donc supposer que Dupa a si bien dessiné Achille Talon selon les instructions et la supervision de Greg — car c'est d'auteurs de bandes dessinées que je vous parle — qu'il en aura intériorisé les traits, la forme, la dynamique et l'intensité. Il a appris en refaisant des formes et des ombres, en traçant en seconde main avant de tracer en première. Il dut être la main de l'autre, main pensée et supervisée, tout en commençant, selon ses désirs, à tracer les formes d'une histoire pensée par lui et être la main qui trace selon sa tête. Le pas suivant sera d'être la tête qui esquisse ce qu'un autre tracera comme... main d'un autre. Ceci vaut pour le cas où scénariste et dessinateur sont une seule et même personne. Or, ça n'est pas toujours le cas et il arrive que le scénariste pousse le mot jusqu'à l'esquisse reprise en inspiré par le dessinateur devant exprimer en images la pensée d'un autre. On ne se représente pas souvent le travail psychique que cela suppose et on remarque encore moins souvent certains parallèles pouvant se faire avec le travail d'analyste. À entendre des mots, des images se développent qui, dans notre cas, au lieu de demeurer telles devront se traduire en d'autres mots aptes à produire, dans leur éventuelle communication à l'analysant, des images inspirantes de nouveaux mots.

Pour le dessin de B.D., il faut encore penser à deux autres mains possibles, à savoir celle qui procède à l'encrage et une quatrième se chargeant du coloriage. On peut en être surpris et perdre là l'illusion du dessinateur prodige qui, de quelques traits et de quelques bulles de texte, réussit à s'imposer à la gloire. L'illusion relèverait ici de l'idéalisation et pourrait conduire à l'envie quiconque aspirerait à la célébrité par ce moyen. Un dessinateur n'a pas la liberté que l'on croit. Tout est plus complexe que les petites théories que l'on s'en fait, théories, au reste, de la même encre que celles dites « sexuelles infantiles ». Au lieu du créateur unique, nous sommes confrontés à une relation et ça peut nous déconcerter et faire écho à la surprise d'autrefois. Adieu cigognes et choux ! C'était trop simple ! Ça pouvait aller avec l'envie d'avoir des enfants par soi-même, mais pas avec le désir et la rencontre toujours mystérieuse de deux êtres.

Dans le monde de la B.D., j'y reviens, Hergé occupe une place de fondateur. Comme tel, il a commencé par tout faire. Dans ce monde, c'est l'équivalent de l'analyse personnelle faite par soi-même, comme Freud, la découverte de théories, le développement des techniques et la formation de l'école. Hergé fonda donc son studio, où des dessinateurs maintenant célèbres ont commencé à lui servir de main. Celui qui lui est resté fidèle le plus longtemps est certes Bob de Moor qui a offert à la veuve d'Hergé de dessiner ses dernières esquisses, de donner vie à Tintin une dernière fois. Heureusement, elle a refusé et nous avons un extraordinaire Tintin, celui de l'Alph-art, à peine tracé, laissé et conservé en ébauche, émouvant d'une prématurité à jamais conservée.

Si Bob de Moor a conservé l'inspiration hergéenne dans l'invention de son personnage Barelli, par exemple, et dans le tracé net et dynamique, Dupa a conservé l'influence gregéenne avec ses personnages de Cubitus, Sénéchal et Sémaphore. Ces derniers rappellent en effet si bien Achille Talon, Hilarion Lefuneste et Alambic Dieudonné que l'on pourrait remplacer les uns par les autres sans dommage pour le récit. On peut même, en dépouillant Sémaphore de ses cheveux et moustache, reconnaître la bonne bouille de Talon chauve et glabre. Mais là ne s'arrête pas l'influence. Le tracé vigoureux et précis des personnages, leurs volumes physiques, ainsi

Sémaphore
© Éd. du Lombard

Talon
© Éd. Dargaud

que la dynamique de leurs relations, la force de leurs investissements et le lieu et le cadre de l'action ne cessent de se ressembler. Même la production colossale de trente ou quarante mille pages de Greg, ayant réalisé, seulement pour Achille Talon, plus de 41 albums, trouve un écho passionné chez Dupa qui, avec Cubitus uniquement, en est déjà à plus de 25 albums.

Pour les deux séries, il y a deux couples principaux, le couple parent-enfant et le couple des voisins. Le premier est le couple père-fils pour les Talon et le couple maître-chien pour les Sémaphore et Cubitus, soit, dans les faits, une relation assez semblable si l'on sait que le chien est doué de parole et se conduit comme un humain. Ces couples sont enclins aux relations affectueuses et parfois admiratives, bien que les pères ne se retiennent pas de prodiguer des conseils et rappels à l'ordre aux fils indisciplinés et portés aux querelles incessantes avec leur voisin faire-valoir. Le second couple est justement celui des voisins dont les relations sont marquées par les conflits, les mauvais traitements, la haine et parfois, une certaine tendresse. Leur lieu de rencontre préféré est le jardin ou plutôt les jardins respectifs, séparés par une haie. Les conversations se dérouleront au-dessus de cette haie tenant lieu de limite à ne pas franchir. Malgré tout, à chaque fois que la conversation s'engage, on peut s'attendre, d'une manière certaine, que le

calme ne durera que le temps de quelques cases. Les effets de catastrophes y sont nombreux. Les coups pleuvent. Comme le disait Courteline, on

Haie entre Talon et Lefuneste...
© Éd. Dargaud

...et entre Cubitus et Sénéchal
© Éd. du Lombard

est loin de *La paix chez soi*. On se retrouve plutôt chez *Les Boulingrins*.

Mais, quel rapport entre tout cela et le thème du divan ? me demanderez-vous.

Patience ! Patience, vous demanderai-je. J'y arrive doucement. J'y arrive même à un point que ça risque de devenir troublant. Pour l'instant, j'en suis à parler des influences d'un auteur sur un autre, des ressemblances qui circulent entre eux et des emprunts qui finissent par se remarquer sans qu'il y ait envie. Autrement dit, je procède comme ces auteurs d'autrefois, qui situaient l'action dans des pays lointains ou imaginaires, pour mieux dire, à propos d'un sujet conflictuel sur la scène locale. Je reviendrai donc, encore quelques instants, à mes « petits bonshommes ». C'est qu'il y a beaucoup à dire à leur sujet.

J'en étais à la haie... pas la ville des traités, mais cet alignement fait d'arbrisseaux.

La haie, disais-je, permet de parler tant qu'elle sépare, élément sécurisant du cadre. Sitôt qu'elle devient élément de fond de scène, on assiste à tous

les actings possibles, bien que, il faut le dire, le coït sadique soit le modèle et la clef des scènes qui nous sont données à voir. La différence est représentée par le volume des personnages, gras contre maigre, ou par leur nature, chat contre chien. La règle est indirectement énoncée : il faut rester de chaque côté de la haie pour pouvoir continuer à parler. La haie constitue, en ce sens, le divan de la relation, sauf que les personnages ne font que s'y appuyer tout en restant à la position verticale. Et, parfois, les confidences s'élaborent, même sous le couvert des conflits. On peut se demander pourquoi tant de conflits et pourquoi leur accumulation ou leur répétition sont supposées amuser le lecteur. C'est que le voisin est un objet de projection et même de transfert. Les conflits peuvent revenir, il n'empêche que ces voisins tiennent à leurs échanges. Ils sont même difficilement... séparables. Talon dira, par exemple, à Lefuneste : « Dans mes bras, Hilarion ! Vous êtes le soleil de mes jours et la lune de mes nuits ! Si ! Lefuneste, c'est talavietalamort ! Mettez-moi à l'épreuve : je veux vous submerger sous des éboulis de bonne volonté ! »¹ Quant à Cubitus et à Sénéchal, malgré les coups échangés, on sent entre eux une affection qui se dit par un comportement apparemment contraire.

On le voit, l'autre est... autre partie de soi, partie clivée symboliquement par la haie et repoussée par la haie... ne ou le conflit, rendue étrangère, tout en étant familière. On repousse pour se protéger et pour protéger l'objet de ses attaques. C'est pour cela que les héros renaissent perpétuellement de leurs cendres, phénix modernes, malgré des coups suffisant à provoquer leur mort. Le manque de séparation indique également la relation à la mère qui se retrouve présente malgré son absence apparente².

À propos de ces absences apparentes on se laisse parfois prendre aux apparences, celles du dessin ou de l'image pour le dessinateur et celles du comportement pour l'analysant. Je pense ici à Hergé pour le dessin et à l'homosexuel mâle pour l'analyse.

On a beaucoup reproché à Hergé le manque de femmes dans son œuvre. Tintin serait un homme-enfant attaché aux jeunes garçons comme Tchang et incapable de s'adresser à une femme autre qu'une mère despote telle la Castafiore. Pourtant, il est une femme qui traverse tous les albums de

Tintin, une femme qui l'accompagne partout où il va et qui lui sauve la vie comme lui la lui sauve. Cette femme c'est... Mais je ne suis pas certain de m'y être pris de la bonne façon pour vous la faire connaître. En 1925, Hergé, ou plutôt Georges Rémi, aimait tendrement une jeune fille. Ils eurent des projets d'avenir. Les parents de la jeune fille ne l'entendirent pas de cette façon. Un dessinateur n'était pas assez pour leur fille. Au bal, un soir, les deux amoureux durent se séparer, pour la vie. Mais Georges n'oubliera jamais Marie-Louise Van Cutsem ou... Milou pour les intimes. Belle revanche pour Hergé ! Tintin et Milou seront, pour toute la vie et pour le monde entier, des inséparables. Milou ne serait un chien que pour ceux qui ne comprendraient pas. Pour Marie-Louise, tout au long de sa vie, ce serait un hommage, une affirmation de fidélité, surtout si l'on pense que le premier Tintin n'a commencé à paraître que quatre ans après la rupture des amoureux, soit en 1929. On peut même, à partir d'une photographie, penser à Tintin et y retrouver un curieux mélange des visages du couple. On est donc loin des attaques d'une certaine presse. Comme le disait le renard au Petit Prince : « L'essentiel est invisible pour les yeux. »³

Pour ce qui est de l'homosexuel, nous savons depuis longtemps, que l'autre n'est du même sexe que le temps de l'illusion, dans une description comportementaliste où soi n'est pas nécessairement du sexe à l'abord pensé. Il y a là de fameux chassés-croisés qui, partant d'un échange de rôles et d'apparences du récit aux images d'un comportement décrit, empêcherait d'écouter ce qui, du divan, se dit. Qui est qui, et qui est de quel sexe, dans le fantasme ou le récit supposé descriptif d'une scène ? Voilà qui n'est pas simple à trouver et qui demande de remplacer la visualisation par l'écoute associative analysée.

Le seul divan, c'est celui de l'écoute. Le vrai, le réel n'est qu'instrument⁴. Le divan matériel aide ; mais il n'aide qu'une oreille ayant déjà entrepris de tout écouter ce qui de l'autre et de soi, de l'extérieur comme de l'intérieur, se dit ou finit par se dire. Le divan, pour l'analysant comme pour l'analyste, c'est la possibilité d'écouter d'une manière ni captive de l'extérieur ni captive de l'intérieur, d'une manière qui cherche à être libre et qui se donne les moyens de l'être plus. Penser être dessinateur en installant une table à dessin dans son appartement relève autant de l'illusion et de la magie que

d'installer un divan dans son cabinet pour se dire et se faire analyste. Plus d'un s'y laisse prendre, jouant à l'analyse comme on joue au père et à la mère quand on est enfant, en chaussant les souliers des parents et en poussant, dans des carosses dérisoires, des enfants imaginaires. On joue à la mère dans un lieu où le carosse est remplacé par le divan et la marche par l'immobilité⁵. On veut alors des analysants sur son divan comme on voulait des enfants dans le carosse. Mais on n'aura rien compris du travail réel de l'analyste qui est un travail de l'intérieur. On peut donc jouer activement à ce jeu ou y jouer imaginativement sans passage à l'acte. L'identification s'y repérera mieux à rester dans le domaine du dire et empêchera l'envie de prendre des formes sans cesse à justifier.

« Bon, le voilà dans le sujet, penserez-vous, sujet épuré des associations fantaisistes du début. » Hélas ! Je crains bien de vous décevoir, puisque je compte revenir à ces petits dessins du début que l'on nomme B.D., sans jeu de mots sur le premier des termes que l'expression désigne. J'y reviens parce qu'une autre histoire en est venue, dans ma pensée, à représenter exactement ce que je veux dire dans cette présentation. On est parfois surpris de retrouver, comme ça, une ou des images, des histoires qui, apparemment centrées sur un sujet imaginaire, n'en représentent pas moins la même problématique que celle à laquelle on pense. Pourquoi se priver de son support, alors qu'il y a là un exemple parfait évitant de nommer des groupes réels et de les mettre sur la scène ? Encore les pays lointains...

Bon, je reviens donc à ces images, présentes dans de petites cases, qui nous laissent rêveurs, au moins quand on sait apprécier tout ce que supposent de travail psychique, ces tracés naïfs ou à saveur réaliste. De Bécassine — autre femme à l'œuvre dans Tintin, puisque son image a servi de modèle pour ce dernier, comme le visage de la mère sert de miroir à l'enfant — à *Histoire d'O* en passant par les récits historiques, les études sur le langage, les réflexions philosophiques ou sociologiques, les petits dessins se sont emparés de tout, même de Freud et de l'analyse.

C'est que le dessin n'est pas simple. Serge Tisseron, à propos de Tintin, nous a livré de belles avancées. Je vous rappellerai quelques-unes de ses

idées. D'abord, l'apparition du dessin est contemporaine des premiers pas et donc de la séparation d'avec la mère. Tisseron dira même que : « Ces tout premiers gribouillis correspondent à des gestes de mise en distance. Il s'agit en effet de mouvement d' "abduction", c'est-à-dire que la main et le bras y sont éloignés de l'axe du corps. »⁶ Ensuite, le trait « prendrait son sens de la relation qu'il entretient avec les premiers "traits" où l'enfant trouve à se refléter, c'est-à-dire ceux du visage maternel. Et il tirerait une grande part de son effet attractif de sa capacité à pouvoir se prêter à une manipulation que n'aurait pas permis la mère dans son premier effet de miroir pour l'enfant. »⁷ Puis, le prétexte du dessin servirait à tenter de présenter l'irreprésentable dans une multitude d'essais. Image positive et image virtuelle seraient toujours de pair à voir le tracé et ce qui n'existerait pas réellement sauf dans l'entre-case des dessins alignés. Les gestes du dessinateur reproduisent dans les tracés le geste d'éloignement effectué par la mère et celui de l'enfant le doublant pour éloigner la mère. Sujet séparé, il se contemple dans « l'image globale de soi dans le miroir »⁸ constitué par le dessin. Mais, si le trait sépare, il réunit aussi et montre que la séparation est mieux acceptée par l'enfant s'il sait que la mère aussi en a éprouvé une souffrance. La douleur partagée serait représentée dans le trait et le tracé séparant-réunissant.

Je sais, c'est trop court pour rendre justice à Tisseron ; mais le suivre davantage nous sortirait de notre propos déjà assez voyageur comme cela. Je ne vous dirai pas que je reviens au sujet, car vous ne me croiriez plus, même si c'est pourtant ce que je vais faire... en passant à un autre personnage qui, lui, fera écho à mon titre tout en lui donnant une illustration propre à le faire partager.



Iznogoud's story

Si le parallèle Dupa-Greg est devenu plus sensible pour nous tous et que nous savons que deux mains ont dessiné Talon et une Cubitus, c'est, vous vous en doutez, pour remarquer l'unicité de l'esprit qui a pensé Talon et, peut-être, la double main qui dessine maintenant Cubitus. Vous aurez

remarqué la parenté des deux héros, à la fois gros, débonnaires, aimant la vie, le repos, la bonne chère et le bon mot tout en projetant sur le voisin faire-valoir tout le mauvais. Cette parenté des héros, du trait et des aventures a pu faire penser à l'unicité du scénariste ou du dessinateur et nous avons vu qu'il y avait quelque chose de cette unicité au niveau de la formation et de la sensibilisation au travail. Il n'en va pas de même avec Goscinny qui, après s'être fait longtemps connaître comme le scénariste de Lucky Luke, héros non ambivalent, a inauguré, quasi dans le même temps et avec deux dessinateurs différents, à savoir Uderzo et Tabary, deux séries dont les héros sont aux antipodes, à savoir Astérix et Iznogoud.

Astérix est petit, intelligent, brave, courageux et souvent sage. Il aime les belles bagarres et son gros copain Obélix. Le couple est pour le moins dissemblable et le petit est plus grand mentalement que le grand et gros. Rêves d'enfants... rêves d'être plus grand que le grand. Éternel enfant aussi qui reste en nous, n'a pas grandi et ne grandira pas, jamais. Si les amis sont... inséparables, on se rassurera sur cette amitié particulière en sachant que les deux compères ne sont pas exempts d'attirance pour le sexe féminin. Tous connaissent ces deux personnages. Ils font partie de notre culture et servent de supports identificatoires à bien des engagements et combats nationalistes. Quelle assurance a ce petit village de Gaulois résistant à l'Empire romain, petit village qui a tout de même besoin de magie pour demeurer vivant ! C'est à se demander quelle fut celle du Québec pour résister aussi bien et aussi longtemps à un autre empire. Mais, rassurez-vous, je ne vais pas m'engager sur ce sujet.

Astérix use de la magie de son druide, mais sait aussi s'en passer. Il tire des leçons du passé, en fait son expérience et se montre fin stratège. Vous aurez reconnu là une idéalisation à l'œuvre. Astérix est construit selon l'idéal du moi.

Qui penserait alors à un frère et, peut-être, à un frère jumeau non identique pour lui ? Il en a pourtant un que le scénariste a conçu, un frère antinomique, fourbe, rusé et habité par l'envie. Je veux parler d'Iznogoud dont on nous dit que le « bon calife Haroun El Poussah avait un grand vizir [...] qui était un petit homme très très méchant. Le grand vizir n'avait

qu'une idée en tête... » devenir calife à la place du calife. Iznogoud (dont vous aurez déjoué facilement le jeu de mot de son nom faussement turquisé par les phonèmes anglais), l'infâme Iznogoud, ne rêve que de pouvoir. Il passe sa vie à envier le calife. Mais son envie est lancinante, et finit par provoquer l'ennui du lecteur. Il y a là sûrement un des motifs qu'exprime le succès plus timide de cette série en comparaison de celui d'Astérix. Tous connaissent Astérix, mais Iznogoud... ?

De fait, la série des Iznogoud est plus exigeante pour le lecteur, qui se retrouve sans cesse dans la difficile position d'identification à un envieux. Que voulez-vous ? On n'aime pas l'envie ! C'est que l'envie n'a pas bonne presse. On admire une personne courageuse, mais une personne envieuse ? On est plutôt porté à condamner ou abandonner l'envieux, surtout quand son envie n'est pas contrebalancée par d'autres attitudes ou qualités morales telles la gratitude ou la réparation.

L'envieux peut avoir des supporters, des serviteurs et même des gens qui se servent de sa position pour exprimer ou vivre leur propre envie. Mais l'envieux construit sur du sable. Il manque de fondations. La formule de l'envie est la suivante : « Ce que tu as de plus que moi me rend (ou fait que je suis) moins que toi. » L'avoir est comparé à l'être. Dans cette fausse équation, l'être est recherché dans un objet supposé lui donner ce qu'il lui manque. Si Freud a surtout traité cet « avoir *en plus* d'autrui » et cet « être *en moins* pour soi » comme résultant de la différence des sexes et associé l'envie au manque de pénis, Klein l'a située au niveau du sein idéalisé, plein de toutes les richesses et de toute la créativité, et persécuteur par le manque ressenti à l'avoir, avoir qui est d'abord avoir en soi comme image bonne et bienfaisante. Comme le bébé veut être le sein à la place du sein, Iznogoud veut être le calife à la place du calife. Il le répète d'ailleurs à nous en lasser. C'est que l'envie, comme le pouvoir, prend toute la place et ne se console jamais d'un manque quelconque. Ce qui manque doit être comblé et tant pis pour l'autre qui se trouve sur la route de cette possession.

L'envie rend l'histoire difficile. L'envie est anhistorique. Laisse à elle-même, elle évolue peu et, le plus souvent, tourne court après un modeste développement. Vouant l'envieux à la répétition incessante et infernale,

l'envie le condamne à tout miser sur une case vide, une case qui ne saurait le combler. Si un magicien changeait le nourrisson en ce sein envié, le nourrisson ne pourrait se sentir bien puisque « se sentir » implique des différences et la comparaison de ces différences. Il ne pourrait éprouver de plaisir, puisque ce dernier est le résultat de la chute d'une tension, est lui-même chute — au moins en avenir — et n'est « senti » tel que dans une comparaison à cet avant qui était tension. Même la tension est déplaisante, parce qu'elle anticipe mal la satisfaction. En ce sens, l'envie, c'est la satisfaction impossible. C'est comme cette phrase parfois entendue : « Si j'étais mort, je serais donc bien ! » La phrase correspond à une illusion, puisque, morte, la personne ne sentirait pas le bien escompté. Ce que la personne veut dire, dans ce raccourci langagier, c'est : « Si ma tension ou mon angoisse étaient mortes, je serais donc bien. » Il y a confusion entre le « je » et la tension, parce que le « je » n'est plus que tension. Mais, à l'oublier, il peut se produire des conséquences tragiques.

Le dessin a l'avantage de montrer, et Tabary montre très bien une collection de visages d'Iznogoud tendus vers un plaisir qui ne cesse de lui manquer. Il est une image saisissante à ce propos, celle de la couverture d'Iznogoud l'infâme. L'image se lit du bas vers le haut. Dans l'image du bas, Iznogoud est dans un cachot sombre, assis sur une paille et enchaîné par le cou, les mains et les pieds. Sur le sol, un quignon de pain et un pot d'eau. Ses mains sont tendues, impuissantes, doigts écartés, dans une tension vers une prise qui échappe. Il a les yeux grands ouverts et fixant avec angoisse une image en haut de lui. Sa bouche est grande ouverte, vide. Toute l'attitude est suppliante. On ne saurait mieux représenter un bébé en détresse tendu vers le sein salvateur et délivreur, vers le sein secourable. Or, en B.D., les bulles servent à contenir des mots, rarement des images et, ici, il n'y a pas de mots. Iznogoud est dans le monde des représentations de chose. Il manque de mots, des mots secourables. C'est ce qui explique LA phrase le résumant. Il ne dit pas « Je désire » mais « je veux ». Le désir implique une réalisation et l'envie une appropriation. C'est pourquoi on le

© Éd. Dargaud

voit, dans les pages de garde répéter jusqu'à épuisement, tel un bébé hurleur, qu'il veut être... mais vous le savez ce qu'il veut être, je ne vais pas le répéter à chaque fois. Décrivons maintenant cette image vers laquelle il tend les mains. Elle est ovale, en opposition au carré de la prison. Au centre de cet ovale, un fauteuil rond entourant le corps assis d'Iznogoud. C'en est presque un divan. Toute la scène est fortement éclairée et le toit du fauteuil brille des feux de pierres précieuses. Iznogoud lui-même a un turban serti de pierres et un collier. Sous lui, on remarque la blancheur d'une fourrure. Ses pieds reposent sur un coussin. Le moins que l'on puisse dire est qu'il ne « porte plus à terre ». Ses yeux sont durs, envieux, tendus vers un objet

que l'on ne voit pas. Un rictus tient lieu de sourire. Ses poings sont fermés. Les sentiments qu'on lui prête avec grande facilité, sont l'envie, la haine et la satisfaction par la destruction et la vengeance. On ne saurait penser qu'il est heureux. On ne peut que l'imaginer tendu vers des actions violentes. Les petites lignes près de ses mains révèlent son impatience et sa colère. On peut penser qu'il fonce droit vers une nouvelle déconvenue. Les aventures — enfin, si l'on peut vraiment appeler ces récits des aventures — sont là pour nous le démontrer car tous ses projets de pouvoir se retournent contre lui, toujours.

Malgré cela, si l'on pense à ce à quoi correspond cette image, en rappelant ce que nous avons dit de l'image du bas, décrite comme un bébé tendant les bras, on verra cette image comme un sein dont Iznogoud serait le mamelon. Mais ce sein serait un sein redoutable, véritable prototype du mauvais sein.

Est-ce tout ?

Il nous faut faire encore un effort pour comprendre l'essentiel de cette représentation. Nous avons dit que l'image nous montrait un Iznogoud tendu vers la vengeance. Or, que peuvent fixer ces yeux cruels si ce n'est... Iznogoud enchaîné. Comme mauvais sein, il se préparerait à détruire le petit Iznogoud, tendu, « hilflosigkeit » si vous voulez. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il ne s'agit pas d'un désir mais d'une crainte, et cette crainte s'exprime dans un geste d'apaisement : « Ne me tue pas, toi, ô sein ! Laisse-moi vivre ! Tu me vois ; je suis enchaîné, impuissant. Je ne peux même pas me saisir du pain et de l'eau. » Le bébé redoute le sein destructeur et ce sein est précisément destructeur en représailles de l'envie du bébé. C'est cela le cercle vicieux de l'envie créatrice du sein, mauvais d'être idéalisé et envié, et exerçant sa vengeance en privant le privé devenu envieux. Pour décrire la série au complet, il faudrait voir Iznogoud privé de quelque chose représenté par ce qui deviendrait l'image de son envie. Or, l'image du bas, dans la représentation de punition par la privation — à commencer par celle du manger et du boire — contient l'image de la privation qui a provoqué l'envie. Cette privation et cette impuissance à se satisfaire soi-même, l'*hilflosigkeit*, c'est aussi la privation de repos, de

© Éd. Dargaud

sommeil et de sommeil après avoir été satisfait de boire et de manger. Existe-t-il une telle image ? Oui. C'est celle d'Haroun El Poussah lui-même... au centre d'un coussin, dormant béatement.

HEP, c'est-à-dire Haroun El Poussah, nous est d'ailleurs présenté dès le début comme la bonne mère, même si cette mère comprend bien mal ce qui se passe dans son grand vizir Iznogoud. On y dit en effet : « Bagdad [...] vivait heureuse sous la douce loi de son souverain, le calife Haroun El Poussah. Car le calife était bon... » On le voit au centre de son coussin déclarer qu'il est bon. L'image offre ceci de particulier que le calife joue et, à ce jeu, ici les cartes, est battu tout en acceptant la défaite avec le sourire. On est loin d'Iznogoud.

Il y a encore ceci de particulier que la série s'intitule *Les aventures du calife Haroun El Poussah*, alors que le calife passe la plus grande partie de son temps à ne rien faire et à dormir, mamelon au centre de son coussin. L'agitation d'Iznogoud tourne court. N'est-il pas révélateur que la majorité des aventures ne s'étendent sur pas plus de huit pages et que, pour cette raison, les albums doivent en accumuler plusieurs ? Il est une exception

surprenante à cette loi du « tourne-court » et c'est l'album intitulé *Le complice d'Iznogoud*. Or, le scénario de cet album a été écrit par... Tabary et non pas Goscinny qui, en mourant, laissait à Tabary le soin de veiller à la protection (?) d'Iznogoud. L'album est une succession d'horreurs, de fureurs, de désespoirs et d'envies se raccrochant aux promesses de tous les magiciens imaginables. En huit occasions, Iznogoud n'aurait qu'à demander, à désirer, et il serait exaucé. Mais son envie est si forte qu'il rate toutes ces occasions avec des vœux d'une stupidité écrasante, parce qu'ils ne peuvent tolérer une élaboration, une attente ou un temps de réflexion : c'est à la satisfaction immédiate qu'est sacrifié l'essentiel.

Nous ne saurions terminer ce survol de l'œuvre sans parler de la fois où Iznogoud, par l'une de ses ruses habituelles, a réussi à devenir calife à la place du calife. Or, si le calife ne fait rien de son pouvoir, laissant chacun libre d'agir à sa guise, pourvu que la tranquillité règne, Iznogoud, lui, entreprend son règne par la terreur. Il décrète : « Pour commencer, augmentation des impôts, la semaine de travail de 140 heures...⁹ » Ses gardes, sabres en main, surveillent la population qui n'a d'autre choix que de se révolter et de déposer le tyran. Il faut dire que, pour devenir calife, Iznogoud avait réussi, par magie, à le devenir réellement mais par échange de corps avec le calife Haroun El Poussah. Entrer dans l'autre — le petit entrant dans le gros et réciproquement —, être l'autre envié, contrôler cet autre, ne pas savoir s'en servir et en être puni, voilà qui illustre le destin de l'envieux. L'envie, ça ne marche qu'à tout retourner contre soi.

Le lecteur des aventures d'Iznogoud ne pourra retenir, ici et là, un mouvement de protection envers l'affreux petit bonhomme. C'est qu'il comprendra la détresse et le désespoir de l'envieux. La seule solution acceptable pour l'envieux est de sortir de l'envie, et ce qui l'y fait le mieux sortir c'est, l'analyse d'Iznogoud nous l'apprend exemplairement, l'introjction d'un bon sein le menant à pouvoir éprouver un plaisir réel et, l'inverse de la haine pour le peuple : l'amour, la gratitude. Ce plaisir réel est symbolisé par le calife mangeant et dormant, c'est-à-dire pouvant dormir et rêver et non pas rester les yeux ouverts d'envie et de haine. En route, il aura calmé l'angoisse et les tendances schizoïdes à se voir comme tout mauvais ou comme tout bon, et l'autre l'inverse. Pour ce faire, il lui

faut l'aide d'une personne qui est plus que passivement bonne, qui est activement « assez bonne » de par l'action apaisante de certains mots, attitudes et surtout de par la compréhension de ce qui se joue chez lui. Ça n'est pas le sein qui peut aider le bébé à introjecter le bon sein, c'est l'objet total qui porte le sein. Cet objet, à laisser l'envieux dans son cachot, ne peut l'aider. La mère, c'est une évidence, doit faire quelque chose. On peut en effet se demander ce qu'il adviendrait de l'envie d'Iznogoud si le calife la reconnaissait pour ce qu'elle est au lieu de ne pas la voir et de ne pas l'entendre, et de déclarer, parlant de son grand vizir : « Ho, non ! Et je ne pense pas qu'il veuille le devenir [calife] sinon ça se saurait, et moi le premier...¹⁰ » On peut penser que, au pire, il punirait Iznogoud en l'envoyant pourrir au fond d'une geôle, devenant effectivement mauvais, permettant à Iznogoud de l'attaquer davantage imaginativement tout en ayant une limite connue, apprise, au pouvoir redouté de sa destruction. Le calife se sentirait peut-être mal à l'aise de son geste vengeur et... penserait à Iznogoud. Au mieux, le calife dirait à Iznogoud que ce dernier doit être bien malheureux à vouloir ce qu'il ne peut avoir et engagerait avec lui un dialogue. Mais, dans un cas comme dans l'autre, le calife ne se laisserait pas détruire. Il opposerait une limite à l'envie d'Iznogoud, limite qui permettrait à ce dernier de faire ce qu'il fait quand, découragé, il pleure. Cette limite l'amènerait à envisager la position dépressive ou à y accéder si nécessaire. Il faut que le calife aime mieux Iznogoud pour permettre à celui-ci de passer de l'envie au désir et du désir à la renonciation, pour faire quelque chose de cela qui se nommait envie, je veux dire une réparation, une gratitude. Une réparation, un déplacement que l'on nomme sublimation.

Vous voyez mieux maintenant où je voulais en venir avec toutes ces histoires : au divan dont je disais que certains y dirigent leur envie. Quittons donc le Bagdad d'Iznogoud — ce qui, ces dernières années, risque assez de correspondre à ce que l'on a nommé l'ambition démesurée de certains dont, étrangement, le mot sein se retrouve dans le nom — et revenons en notre Belle Province.



D'une limite nécessaire

Depuis quelques années, le divan est devenu un objet de désir et d'envie. Dans le premier cas, il y aura acceptation d'une réalité où le désir rencontre interdits, conflits, ajournements et satisfaction, ou renoncements. On désire devenir analyste et on analyse ce désir pour reconnaître ce qui peut en permettre ou pas la réalisation. Mais, ce désir, comme tout désir, sera confronté à la castration et à son devenir de renoncement, de déplacement, de deuil et de construction d'une morale nécessaire pour poser une limite. Cette dernière servira à contenir le désir de manière à ne pas le voir se muter en envie. On ne saurait, en ce sens, avoir besoin d'être analyste (ou calife) ou avoir besoin d'analyser (ou de diriger) quelqu'un d'autre. On ne devient pas analyste (ou calife) par besoin. On le devient plus par amour de la vérité et par intérêt pour les processus psychiques, à commencer par les siens (comme on devient calife par lignée héréditaire ou par goût de la chose publique). Si on ne peut devenir analyste selon les critères des sociétés de psychanalyse, on peut se demander pourquoi on s'attacherait à le devenir envers et contre ceux qui la représentent et assurent sa continuation. Il se peut alors que le désir devienne aveugle et entraîne à foncer tête baissée, procédant par la magie d'un analyste qui ne « s'autorise-que-de-lui-même-comme-le-dit-Lacan »¹¹. Il faut comprendre autrement cette phrase qui a sa part de vérité : « L'analyste s'autorise lui-même à analyser ». L'analyste, pas le non-analyste. De tels raccourcis font formule, les formules créent les illusions et les illusions détruisent.

Iznogoud pense que le calife a tous les pouvoirs, dont celui de s'autoriser de lui-même. C'est pourquoi il tente de prendre ce pouvoir et de s'autoriser à tout. Il oublie que le calife ne peut régner que par la volonté du peuple. Si le peuple reconnaît le régime du califat héréditaire, alors Haroun El Poussah peut être calife après en avoir appris les usages, les contraintes et les avantages. Nous avons ici une explication au régime de *laissez-faire* de Haroun El Poussah. Il laisse les gens vivre parce que chacun fait selon la loi. Si par malheur un individu ne respecte pas la loi, c'est la punition qui restaure la limite. Nous avons aussi une autre explication à la vie endormie de Haroun El Poussah demeurant mamelon du sein-Trône. Il obéit à la loi qui est de ne pas bouger, de demeurer bon, fixe, visible et disponible. Il n'a

pas la liberté que l'envieux Iznogoud lui prête. Aussi, quand ce dernier réussit, dans *Les complots du Grand Vizir Iznogoud*, à s'emparer du pouvoir et décrète des mesures fort impopulaires, le peuple appelle à la révolution et dépose celui qui croyait son pouvoir absolu en... prison. L'histoire se termine sur cette phrase d'Iznogoud : « J'ai l'impression que tout ça est arrivé à deux autres types ». La leçon n'a donc pas porté. S'il y en avait pour croire que l'expérience de la chose enviée permet à l'envieux de se corriger, les mésaventures de cet anti-héros sont là pour les détromper. L'envie ne se « désapprend » pas par conditionnement. Au contraire, chaque échec l'exacerbe.

Iznogoud doit renoncer... à l'envie. Le califat n'est que l'objet d'élection de son envie et, comme objet, est remplaçable de la même manière que le sont le divan ou le titre de psychanalyste. Il y a là un drame pour la vie de tout envieux : croire aux minarets de son envie, croire que l'obtention de l'objet envié va le satisfaire. Il méconnaît la loi de l'envie qui est : « De satisfaction et d'apaisement, tu n'auras jamais ». Si Iznogoud entreprend le renoncement à l'envie, il dira : « Si je ne peux être calife... à la place du calife, je peux être autre chose... précisément parce que je ne suis pas calife et que j'ai à apprendre qui je suis, qui n'est pas calife. Je peux être autre chose qui peut être bon, assez bon pour me permettre de vivre. D'avoir envié le calife m'aura mis sur le chemin du désir, parce que j'ai renoncé à l'envie comme moyen d'appréhender le monde et la vie. J'ai pu renoncer à l'envie, parce que l'objet envié m'a aidé en me limitant, en me soutenant dans ma rage et ma dépression, et en m'aidant à accéder au désir qui rencontre nécessairement une limite, un épuisement, une extinction au moins temporaire. J'ai appris le repos, le sommeil... comme le calife ».

Même chose pour l'envieux du divan et du titre d'analyste : « Si je ne peux être analyste, je peux être autre chose ». Non pas ou bien être analyste ou bien rien, mais non seulement mon désir frustré d'être analyste, mais encore sa transformation¹². La personne aura alors, dans le passé de son travail, le désir ou l'envie de devenir analyste, la butée de ce désir, son renoncement difficile en son intégration à autre chose dont la voie aura été tracée par la série désir-butée-renoncement-transformation, le tout selon la loi du renoncement à l'inceste de fait. Le désir, à s'entêter, devient

destructeur de soi et d'autrui devient envie. Constamment, nous sommes confrontés à analyser des désirs déçus... sans que trop de mal s'ensuive. Le désir déçu ne devient pas le mauvais sein, mais ferment, stimulation créatrice d'un devenir à connaître. Si Hergé n'avait pas renoncé à Marie-Louise, Milou n'aurait jamais été le compagnon de Tintin.



D'une origine de l'envie du divan

« Tout cela est bien joli, me direz-vous, mais comment le divan a-t-il pu en arriver à être objet d'envie ? »

Il me semble que l'envie n'a pu s'instaurer qu'à partir d'une certaine situation historique fort mal connue et donc mal comprise dans les développements qu'elle a eus. Dans *Mes souvenirs sur Sigmund Freud*, l'Homme aux loups écrit : « ...j'aimerais rappeler la situation désespérée dans laquelle se trouvait un névrosé avant la naissance de la psychanalyse¹³ » Outre les cures d'eaux thermales et l'électrothérapie, « Le malade venait chez le médecin pour épancher son cœur en quelque sorte, et, il allait au-devant de l'amère déception de voir que ce dernier l'écoutait à peine et ne se souciait pas de comprendre ce qui le préoccupait. »¹⁴ En d'autres termes, cela veut dire que, *avant Freud*, la personne souffrant de conflits internes ne pouvait espérer recevoir une aide quelconque pour son monde interne. *Ça n'existait pas, absolument pas, se raconter à une personne spécialisée dans le travail de chercher à saisir le sens psychique de ce qui était dit.* Outre le médecin sourd et le prêtre moralisateur, il n'y avait rien. Rien, ça veut dire pas de psychothérapies, d'aucune sorte. S'il en avait existé, l'Homme aux loups les aurait essayées. Il était riche et était prêt à tout pour se guérir. Pour les gens pauvres ou simplement aisés, c'était la vie qui était ainsi. Pendant longtemps, les gens s'y sont résignés. Puis, avec Freud, l'espoir est revenu. L'inconscient est devenu une référence fertile et la psychanalyse a révolutionné les sciences humaines et sociales. Elle ne pouvait se développer sans déviances et les déviants ont forgé des nouveaux types de psychothérapies, ajoutant ainsi à l'arsenal thérapeutique avant, souvent, de s'achever dans autre chose. Par exemple, la psychanalyse de Lowen s'est trouvée diluée dans la bio-énergie, celle de Pearls dans la

Gestalt, celle de Berne dans l'analyse transactionnelle, ainsi de suite. Or, l'étrange est que ces dilutions sont maintenant propriétés de la psychologie, sont devenues des « courants », des « approches », et que bien peu s'avisent que l'origine de ces courants est dans une psychanalyse en mutation. Même chose avec la psychiatrie qui a produit des dérivés de la psychanalyse comme la psychothérapie institutionnelle ou les groupes Balint.

Or, même si ces pratiques dérivées ont leurs zones de succès, la psychanalyse demeure encore la voie royale pour comprendre quelque chose à soi-même et à autrui. Aucun dérivé, par exemple, n'a su réussir une telle production écrite. On peut encore lire tout de l'un ou l'autre de ces dérivés. Il est impossible de tout lire ce qui a été écrit depuis un siècle sur l'analyse. Cette situation la montre comme le sein plein de toutes les richesses, le sein apaisant et créateur. Il y avait matière à susciter l'envie. Et l'envie vint et demeura, amplifiée par les analystes qui, tout en la diminuant chez leurs analysants, l'amplifiaient sans s'en rendre compte dans le vaste public. Il y avait un trésor, et ils ont parlé de ce trésor en en proposant le partage à ceux qui... pouvaient le partager par la voie de l'analyse personnelle ou par le désir d'être analyste. Or, ce faisant, ils ont créé un objet dont l'envie pouvait s'approprier : un titre, une pratique et un symbole : le divan. Ceux qui ne pouvaient admettre d'apprendre par l'analyse personnelle se sont institués analystes, de leur chef, même du temps de Freud. D'autres ont voulu le devenir et se sont vus refuser. Ils ont passé outre à ce refus et confondu l'objet saisi par leur envie à un avenir qui aurait vraiment été pour eux.

Pour diminuer l'envie ou, à tout le moins, la limiter et en favoriser l'analyse, il convient de prendre conscience de la situation d'envie et non de faire les califes qui ignorent tout du drame d'Iznogoud. Il convient également de mettre une limite à l'envie pour qu'elle puisse se reconnaître elle-même. Si on veut, par exemple, pratiquer la médecine sans être médecin, on se verra ramené de l'acte à la pensée, incité à examiner son désir ou son envie et en faire quelque chose d'autre. Ce cadre légal et social assurera à la pratique médicale un cadre relationnel où le médecin pourra être vraiment tel et non pas être un « je-veux-être-médecin-à-la-place-du-

médecin. » Si elle ne veut pas renoncer à son envie ou désir, la personne devra appeler sa pratique autrement. De la même façon, pour assurer la pratique de l'analyse puisse, il convient de la voir soutenue par ce qu'on pourrait appeler une « limite sociale ». Si l'analyste y renonce pour préserver la pureté d'un désengagement social, il ne devra pas s'étonner de voir son désengagement imité dans la pratique qui est sienne par d'autres s'engageant... à ne pas s'engager dans la formation offerte par un Institut et à s'instituer d'eux-mêmes analystes.

La psychanalyse, terre d'outsiders supposés avoir renoncé à leur formation et appartenance premières, doit accepter certaines règles du social dans lequel elle s'inscrit, qu'on le veuille ou non, à commencer par celle d'une pratique et d'une appellation réservées aux analystes réels. Autrement, elle joue du clivage en exigeant de ses membres ce qu'elle autorise, par laisser-faire, aux non-membres. Le social, ça n'est pas que la société dans laquelle nous vivons ; c'est aussi ce qui commence à jouer entre les membres d'un groupe dès que quelque projet vient à les réunir. Or, le social exige des limites, puisqu'il est lui-même, par essence, contrainte, contrainte intériorisée et partagée.

Ainsi, outre le questionnement nécessaire qui doit devenir celui des analystes comme celui de ceux qui prétendent à ce titre, il y a, pour nous analystes, nécessité de poser une limite à l'envie d'autrui en réservant le titre et l'appellation. L'envie pourra alors d'autant mieux s'analyser et se dépasser. À faire les Haroun El Poussah, nous ne gagnerons que des Iznogoud livrés à la détresse de leur envie. Nous qui avons besoin d'un cadre pour l'analyse, nos institutions n'en ont-elles pas besoin aussi ? Nos analysants également, quand ils s'engagent ou restent dans les arcanes de l'envie. Ne vaut-il pas mieux être des Greg autorisant des Dupa à l'aventure d'autre chose, que des califes abandonnant des grands vizirs au cachot de l'envie ?



NOTES

1. Greg, « A poings fermés », in *Achille Talon au pouvoir*, Paris, Dargaud, 1972, p.6.
2. Le premier voisin n'est-il pas la mère et le rôle du père n'est-il pas de séparer les antagonistes, tout en les protégeant l'un de l'autre ? Nous nous trouvons donc, d'une certaine manière, dans un cadre nécessaire à la vie et aux relations. Sans ce cadre et les règles qui le permettent — « Parler, dirait le père, ne passez pas à l'acte » — on se retrouve dans la haine assassine et le meurtre. On voit donc que le cadre est partout dans la vie sociale et que les équivalences de divan ne manquent pas même si l'analyse, elle, manque trop et que c'est encore et ce sera toujours une révolution que d'analyser une parole qui se veut libre, écoutée par une écoute qui se veut tout aussi libre. Ça n'est pas sans raison si la mère de Talon, prendra un certain nombre d'albums à apparaître sous sa forme réelle.
3. A. de Saint-Exupéry, *Le petit prince*, New York, Harbrace Paperbound Library, p.87.
4. Selon la vitesse adoptée par l'analyste, il s'agira d'un divan TGV ou d'un divan trottinette. Selon la formation préalable de l'analyste, il s'agira d'un divan médical ou d'un divan laïc. Selon le statut de l'analyste, il s'agira d'un divan didactisé ou divan de deuxième zone. Selon la renommée de l'analyste, il sera divan glorieux (« J'ai fait mon analyse avec X, moi, monsieur ! ») ou divan obscur (« Qui, dites-vous ?... connais pas ! ») Selon la réputation de l'analyste, divan respecté ou divan agressé, parfois calomnié — il en est ! Selon ce qu'en dit l'analyste lui-même, divan unique, magique et magnifié (« Seul moi... ») ou « Les autres ne comprennent pas... » ou « Les autres prennent trop de temps, alors moi, en deux ans... ») ou divan incertain, hésitant (« Je ne sais pas si je vais vous prendre... »). Selon le respect ou la transgression, divan fréquentable, sécurisant ou divan incestuant. Selon qu'il sert ou pas, divan en usage ou divan-bibliothèque.
Le divan peut s'appréhender aussi par le matériel et la forme qui le constituent : divan de peau (cuir) ou de tissu. Divan aux couleurs claires ou au noir funéraire. Divan sur pieds, dégagé du sol, ou divan plein jusqu'au sol. Divan plat ou divan semi-relevé. Divan avec dossier ou divan sans dossier. Divan avec coussin ou nu. Divan moderne ou d'une autre époque, etc.
Le divan se définit aussi avec le fauteuil qui lui est associé. Ce fauteuil peut être près, quasi relié au divan ou éloigné et bien séparé. Il peut être massif et immobile ou léger et mobile, voire à positions inclinables, sur pattes fixes ou sur roulettes — il y en a, si ! Selon les fantaisies de l'analysant, il peut être le fauteuil vide de l'analyste absent, le fauteuil-lit de l'analyste endormi, Belle au bois dormant modern style, le fauteuil-cercueil de l'analyste mort ou encore le fauteuil-lutrin de l'analyste-conférencier, etc.
Le divan peut être perçu selon des effets climatiques, tempéré, tropical ou glacial ou être vécu comme autistique, dépressif, maniaque, paranoïde ou oedipien. Il peut être identifié à un lieu de soumission (« Pourquoi moi couché et vous assis ? ») ou un lieu à multiples usages selon que le divan ne sert que pour l'analyse ou sert également de meuble de salon, par exemple. Il y aurait beaucoup à dire sur chacun de ces aspects. Cela nous entraînerait cependant hors de notre propos actuel.
5. Le principal divan ayant servi à Freud pour son analyse personnelle fut son bureau et des feuilles de papier. Il écrivait à Fliess. La distance Vienne-Berlin favorisait le transfert tout comme l'écriture. La durée de l'analyse, on ne s'en avise guère, fut de 17 ans, soit de 1887 à 1904, même s'il y eut de moins en moins d'« entrevues » à partir de 1900. L'autre divan fut la rue, dans laquelle il se promenait avec Fliess, se laissant aller à des conversations passionnées. Il reprendra cette forme de divan, plus tard, avec de nombreux analysants, la prolongeant parfois de la « berg », de la montagne.
6. S. Tisseron, *Tintin chez le psychanalyste*, Aubier Archimbaud, Paris, 1985, p.142.
7. *ibid.*, p. 145.
8. *ibid.*, p. 151.
9. Goscinnny et Tabary, « Chassé-croisé » in *Les complots du Grand Vizir Iznogoud*, Paris, Dargaud, 1967, p.51. Dans « Les minarets magiques », in *Les contes de fées d'Iznogoud*, ce dernier, rêvant au jour où il sera calife pense : « Quand j'entamerai mon premier septennat, je commencerai par empaler toute l'opposition... ensuite, je vais augmenter les impôts et en créer de nouveaux... après, je supprimerai toutes les libertés et je vais créer une police spéciale pour surveiller les marioles... les enfants qui dénoncent leurs parents seront récompensés... je persécuterai, emprisonnerai, empalerai. terroriserai, épouvanterai, hacherai menu, menu, menu. » (Paris, Tabary, 1991, p.41)
10. —, *Le complice d'Iznogoud*, Éditions de la Séguinière, p.10.
11. C'est Robert Barande qui m'a fait remarquer cette contradiction dans une autorisation qui, supposée ne venir que de soi-même, ne s'autorise, dans les faits que par un autre, à savoir Lacan. On peut supposer ce que ce recours à lui, comme autorité suprême, contient de... soumission. Cette soumission envers Lacan serait encore plus grande que celle supposée envers les autorités d'un Institut de psychanalyse puisque Lacan serait le seul et unique maître auquel se référer, c'est-à-dire...Dieu. C'est comme cela qu'on se libère parfois d'autorités légitimes pour se doter d'autorités légitimées que par elles-mêmes et moins critiquables de ce fait. Sous prétexte de critique, on se prive de toute critique. Paradoxal mais vrai.
12. « Non seulement... mais encore », selon la formule de Robert Barande. Voir I. et R. Barande, *De la perversion, Notre duplicité d'être inachevé*, Lyon, Césura Lyon, 1987.
13. *L'homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, Textes réunis et présentés par Muriel Gardinier, Paris, Gallimard, connaissance de l'inconscient, 1981, p.153.
14. *Ibid.*